

Marie Parent et
Stéphanie Vallières
Université du Québec à Montréal

Présentation de l'ouvrage

Sans ce dépôt des générations ou du moins des années, les lieux ne posséderaient pas cette pâte qui leur donne consistance et plénitude. Il a fallu que la tour Eiffel suscite des querelles, des romans, des promenades d'enfants et de leurs mères pour qu'elle accède à une existence incontestable¹.

Pierre Sansot
Les formes sensibles de la vie sociale

L'ouvrage que nous proposons ici se penche sur ce qui constitue, discursivement et culturellement, un « lieu ». La prémisse principale du séminaire de Daniel Chartier, à la source de cette réflexion, est que le lieu, qu'il existe géographiquement ou non, est avant tout « une idée de lieu », se composant de la somme des discours produits sur lui — discours littéraires bien sûr, mais également diverses

1. Pierre Sansot, *Les formes sensibles de la vie sociale*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « La politique éclatée », 1986, p. 54 [l'auteur souligne].

représentations issues tant de la culture restreinte que de la culture populaire. Le lieu sera ainsi abordé comme un signe, susceptible de révéler les valeurs et les contradictions de ceux qui l'érigent, l'habitent ou le pratiquent. Les articles réunis ici s'intéressent à un site précis sous divers angles : qu'est-ce que son nom révèle? Comment les frontières en sont-elles établies? Qui le fréquente, comment et pourquoi? Ce lieu est-il menacé? Par qui ou par quoi? Ils « lisent » ces lieux à la manière d'un palimpseste, pouvant être explorés autant à la verticale (dans une perspective diachronique) qu'à l'horizontale (dans une perspective synchronique). À partir de multiples types de discours (publicitaire, touristique, historique, littéraire, mythologique, médiatique, visuel, etc.), les auteurs procèdent à une réorganisation des représentations d'un lieu, dans le but d'en dégager les principaux paradigmes, des angles d'interprétation permettant de révéler les zones de tension qui construisent l'idée d'un lieu. C'est à la lumière de ces réseaux discursifs que les articles offrent une lecture inédite de lieux connus ou méconnus.

Si, traditionnellement, les travaux en études littéraires abordent le lieu par l'entremise du texte, Daniel Chartier propose, en introduction à cet ouvrage, un renversement de cette perspective en choisissant d'abord des lieux, puis en examinant comment ceux-ci ont été introduits et articulés dans l'imaginaire, alimentés et réévalués par le double principe d'une accumulation et d'une concurrence des discours. Plutôt que de constituer une grille de lecture, cette démarche doit plutôt être conçue comme une posture singulière adoptée par l'analyste afin de reconstituer l'idée d'un lieu dans l'espace et dans le temps.

Les auteurs ont analysé les représentations discursives entourant différents lieux, lesquels ont de prime abord peu à voir les uns avec les autres. Pourtant, ils soulèvent des problématiques qui se recoupent, telles que le patrimoine, la mémoire, l'identité et la culture. L'ouvrage est divisé en trois parties qui permettent de mettre en évidence des carrefours, des points de convergence entre les lieux et les discours qui les fondent.

Façades

La devanture d'un bâtiment fixe l'idée que nous nous faisons de celui-ci. C'est l'image que nous vend l'agent d'immeuble aussi bien que le guide de voyage parce qu'elle nous informe sur l'histoire, la fonction et l'état d'un lieu. Mais la façade raconte surtout l'orgueil de ceux qui l'ont érigée et qui la maintiennent en place, à la vue de tous. À elle seule, elle synthétise le meilleur d'un lieu, sa version la plus lisse, la plus harmonieuse. Pour le Quartier DIX30, le Café Campus et le village historique de Val-Jalbert, cette image première, cohérente et simple, contribue à répondre à l'impératif de rentabilité qui oriente leur mission, si bien que ceux qui les gèrent ne laissent pas son élaboration au hasard. Tels les architectes d'une cathédrale, ils choisissent les plus belles pierres et les assemblent en une construction qui se veut grandiose, mais qui se contente souvent d'être grandiloquente. À travers le discours de leurs concepteurs, ces lieux sont davantage qu'un centre commercial, un bar et une attraction touristique, ils deviennent exceptionnels. L'idée de ces lieux est ainsi à la remorque d'un discours de fondation qui se confond souvent avec un discours d'autopromotion puisqu'il ne peut qu'être triomphant. Mais la façade est aussi un trompe-l'œil, elle masque les aspects moins reluisants ou contradictoires d'un lieu qui, par leur simple présence, agissent comme autant de contestations de cette représentation apologétique.

Les auteurs de ces articles, en faisant dialoguer toutes les voix qui construisent ces lieux, passent le seuil de leur devanture et la déconstruisent en mettant au jour les valeurs contradictoires qui les sous-tendent. Pour Marie Parent, le Quartier DIX30 agit en miroir grossissant de l'idée de la banlieue, même si son discours promotionnel tente plutôt de prendre ses distances avec cet imaginaire. Le cas du Café Campus est un peu différent. L'article de Myriam Marcil-Bergeron montre que c'est en se disant « plus qu'un bar » que le complexe se définit comme une institution culturelle et communautaire montréalaise, mais que c'est en reprenant les codes du bar qu'il assure la longévité qui lui permet de revendiquer ce statut. Par contre, ces différentes orientations semblent se réconcilier de manière harmonieuse en s'articulant autour

de l'exigence de résister à l'ordre ambiant. De son côté, l'article de Stéphanie Vallières démontre que malgré qu'on le présente comme un lieu de mémoire authentique, le village historique de Val-Jalbert propose avant tout une mise en spectacle, et en marché, du passé.

Passages

Les « lieux de passage » constituent un espace en soi, qui demande à être investi par l'imaginaire. Symbolisant à la fois la rupture et la continuité, le déracinement et l'assimilation, ces « passages » sont davantage que des seuils à franchir : ils agissent sur le sujet, le transforment en lui faisant le plus souvent côtoyer une forme d'altérité radicale. Que la traversée de la vie à la mort soit effective, comme dans le cas du Styx, ou symbolique, comme dans le cas de la rue Ontario, où le sujet meurt à lui-même pour mieux renaître sous une autre peau, il s'agit toujours d'un trajet à sens unique. Les lieux de passage testent les limites de l'identité et ne laissent personne indemne. Se plaçant sous le signe de la métamorphose, l'idée du Styx comme l'idée de la rue Ontario sont toujours en mouvement, à l'image de ceux qui s'y déplacent.

De la même manière, les articles inclus sous cette rubrique explorent et ébranlent les paramètres de notre cadre théorique. Mélanie Landry, avec son analyse du Styx, pousse l'imaginaire du lieu à son paroxysme en étudiant un lieu lui-même inventé. Ce faisant, elle démontre la validité de la prémisse de cet ouvrage en établissant qu'un lieu ne se réduit pas à ses coordonnées géographiques ni à ses caractéristiques physiques. L'importance du Styx dans l'imaginaire occidental prouve bien que c'est l'idée d'un lieu qui circule dans l'espace social et survit au passage du temps. L'analyse de ce lieu fictif permet ainsi de mettre en lumière les rouages de la construction mentale qui fonde les lieux réels. À l'opposé, Benoit Bordeleau nous enseigne que certains lieux comme la rue Ontario sont impossibles à appréhender sans considérer aussi leur pratique. À la fois lieu à parcourir, à habiter et à raconter, l'artère au cœur du quartier Hochelaga-Maisonneuve se dévoile au fil des pas autant que des discours. C'est pourquoi, dans une perspective

de recherche-création, l'article de Bordeleau entremêle les « notes de terrain », issues de déambulations le long d'Ontario, et l'analyse de chansons et de textes littéraires ayant fait de cette rue tantôt un espace de liberté, tantôt un cimetiere. Ces études diachroniques du Styx et de la rue Ontario permettent finalement d'évaluer un autre passage qui se fait toujours à sens unique, celui du temps, qui entraîne une simplification ou une complexification de l'idée du lieu.

Fondations

De par leur seule existence, certains lieux soulèvent des enjeux politiques, historiques et culturels problématiques. Leur présence dans le paysage met en péril une version consensuelle de l'histoire d'un pays ou d'une ville, elle ébranle les certitudes qui cimentent l'édifice social. Ces lieux sont le plus souvent pris d'assaut par des discours « officiels », qui tentent de s'arroger un pouvoir sur leurs différentes représentations, mais ils servent aussi d'assises à l'éclosion d'imaginaires parallèles, subversifs en ce que ceux-ci en actualisent le potentiel « perturbateur ». Ces lieux, un camp de concentration situé dans la forêt québécoise, un quartier chinois dans la ville de Québec, un rocher sacré au cœur de l'Australie, se voient l'objet d'une lutte où se joue la légitimité de ceux qui prennent la parole, et dont l'issue déterminera la primauté d'une interprétation sur les autres.

Les articles présentés ici analysent ces lieux dont la patrimonialisation constitue la source d'un sentiment d'appartenance nationale ou culturelle. Les discours qui fondent ces lieux visent à promouvoir un récit uniforme, linéaire et rassembleur, bien que celui-ci soit min  par certaines voix discordantes, qui agissent comme des fissures dans ces fondations. L'enjeu est le plus souvent de mettre à jour un passé du lieu « plus valide » qu'un autre, de faire émerger une origine « plus vraie » qu'une autre.  videmment, l'idée du lieu se voit transformée par la coexistence de ces représentations antagonistes, ces dernières forçant ainsi sa redéfinition, afin qu'un nouvel équilibre soit trouvé.

Les auteurs de ces articles ont réussi à reconstituer l'affrontement auquel se livrent ces discours dans l'espace public et nous transportent à différentes étapes de la définition ou de la redéfinition du lieu. Olivier Paradis-Lemieux, avec son étude de l'imaginaire du quartier chinois de Québec, met en évidence les contradictions discursives entourant l'existence même de ce quartier disparu et la nécessité de le commémorer aujourd'hui. Quant au Camp de Spirit Lake, en Abitibi, l'article d'Isabelle Kirouac-Massicotte révèle que, même si la patrimonialisation du lieu est en cours, elle se fait au détriment des intervenants qui, en insistant sur son caractère concentrationnaire, cherchent à sauvegarder l'expérience traumatisante des victimes. Finalement, l'étude des discours sur Uluru, en Australie, réalisée par Émilie Rousseau, expose les problèmes entourant la gestion et la pratique de ce lieu où le discours aborigène, désormais réhabilité, cohabite difficilement avec le discours gouvernemental qui l'a jadis réduit au silence.

Lire le lieu comme un palimpseste, cela implique que l'on décrypte des récits qui se rencontrent et se chevauchent en un même endroit. Cela exige de l'observateur qu'il multiplie les perspectives sur un même lieu afin d'en dégager toute la matière symbolique et idéologique, qu'il se déplace de point de vue en point de vue, comme un voyageur qui tenterait d'embrasser totalement un paysage, sur 360 degrés. Ce faisant, l'observateur entre en relation avec l'environnement qu'il décrit. Les articles présentés dans cet ouvrage ne se veulent donc pas de simples synthèses, mais la recomposition d'une vision d'un lieu organisée par une subjectivité. Ce sont des portraits à la fois personnels et panoramiques qui sont ici proposés.